

Nicole Avril

Sur la peau
du Diable

Roman

Extrait de la publication

Flammarion



Photo G. Popovic

Sur la peau du Diable

Elvire dirige le French Movie Office, une enclave française en plein cœur de New York. Mais c'est dans sa limousine aux verres fumés, à la fois bureau et boudoir, qu'elle accueille ses illustres visiteurs. Elle engage un chauffeur noir, arrivé depuis peu du Sénégal, Alassane. Aussitôt l'Africain et la Française se lient d'amitié à travers ce Manhattan que l'un et l'autre ont tant souhaité connaître.

Alassane est intrigué par la conduite d'Elvire. Insatiable, elle multiplie les aventures amoureuses et, d'un homme l'autre, passe de l'enthousiasme au désespoir. Elle lui confie son secret : Marie, sa sœur, son immobile, son unique amour, est infirme de naissance et ne s'exprime que par le regard. Alassane trouve spontanément les mots, les gestes qui mettent sur les lèvres de Marie un sourire, dans ses yeux un éclat de bonheur. Et sans doute est-ce parce qu'il insuffle la vie à Marie qu'Alassane trouve l'amour d'Elvire. L'amour ou la passion, avec ses exigences, ses ruptures et ses saisons. New York flambe autour d'eux. Elvire et Alassane pourront-ils danser longtemps sur la peau du diable ?

Après *Les gens de Misar* et *La Disgrâce*, ce roman est sans doute le plus déchirant de Nicole Avril.



Extrait de la publication

9 782080 661265 FF6126 88-I

89,00 FF

SUR LA PEAU DU DIABLE

NICOLE AVRIL

SUR LA PEAU
DU DIABLE

roman

FLAMMARION

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 1988.

ISBN : 9782081302143

Imprimé en France

Pour J.P. E.

Il ne vit que le désordre autour d'elle. Une certaine cohérence pourtant se dégagait du fouillis comme si on avait cherché à colmater toutes les issues. Du sol jusqu'au plafond montaient des piles de dossiers hérissées de sacs en papier kraft. Pour mieux établir la continuité du front, des journaux et des revues avaient été glissés dans les interstices. D'autres objets plus hétéroclites se coulaient dans les fissures et laissaient surgir du magma de faibles indices : le bout d'une manche, le ruban d'un lointain cadeau, le bord ébréché d'une soucoupe. La jeune femme tournait le dos à cet échafaudage qui aveuglait aux deux tiers la large baie.

A peine eut-il franchi la porte qu'elle perçut son étonnement et s'en montra agacée.

– Des fenêtres qui ne s'ouvrent pas, ce ne sont pas des fenêtres, lui assena-t-elle en guise de justification. Il faudra vous y faire, mon vieux. Dans cette ville, on n'a pas le choix. Moi aussi, au début j'étouffais. Plusieurs fois par jour, j'avais

envie de débloquer coûte que coûte ces maudites vitres. De l'air, de l'air! Et puis j'ai appris à respirer comme tout le monde au rythme des climatiseurs. Maintenant je me sens bien dans mon abri. Vous voyez, même quand ils descendent le long de la paroi extérieure pour nettoyer, ils n'arrivent pas à glisser un œil dans mon bureau. Bref, c'est comme ça!

Elle enfonçait ses deux mains aux doigts écartés dans une chevelure dont le désordre répondait à celui des lieux.

– Vous n'allez pas rester planté devant moi, ajouta-t-elle les yeux fermés. Mettez ça par terre et qu'on n'en parle plus.

Il s'agissait de boîtes métalliques. Elles devaient contenir des films et se trouvaient empilées sur le fauteuil normalement réservé au visiteur. Un appel téléphonique auquel la jeune femme répondit aussitôt en jonglant avec l'anglais et le français permit au nouveau venu d'obéir et de se taire.

A présent il ne s'intéressait plus au décor mais à la femme dont sa survie dépendait. Il se rappelait les mots de son ami : « Je te préviens, elle est très belle, la patronne du F.M.O. Ne fais pas l'imbécile. » Aucun danger. Il lui fallait ce boulot à tout prix. Quelques mois encore au cimetière King David à tondre les pelouses en été, à casser la glace sur des tombes plaquées or en hiver et il serait plus raide que ces morts qu'il n'avait aucune envie de choyer à longueur d'année. Au reste on l'avait renvoyé quinze jours plus tôt et, s'il ne

regrettait pas son ancien emploi, il savait que ses économies ne le nourriront pas longtemps. Les conseils de son ami étaient superflus. Il se montrait prudent comme un naja.

– Elvire, l'équipe demande si tu as besoin d'elle demain matin.

Un homme brun avait passé la tête par l'ouverture de la porte. Elvire poursuivait sa conversation au téléphone. L'homme s'excusa et se mit à marcher sur la pointe des pieds. Elle lui fit signe d'approcher. La main gauche de la jeune femme obstruait l'appareil, tandis que son bras droit tendu le rejetait loin d'elle. Ses sourcils se fronçaient au point de dessiner une ligne droite sous son grand front bombé. Elle dit à l'homme qui se penchait vers elle :

– Si j'ai besoin d'eux? Évidemment que j'ai besoin d'eux! Demain tous à neuf heures au même endroit. Ça fait partie du contrat et ils le savent bien. D'accord, Georges?

Aussitôt l'autre repartit, toujours sur la pointe des pieds, et Elvire reprit avec enjouement sa conversation au téléphone.

Le visiteur n'avait jamais vu une peau si blanche. Sa blancheur n'était rien encore, c'était sa transparence qui le fascinait. Comment pouvait-on vivre, bouger, croiser des inconnus, donner des ordres, diriger le F.M.O., en montrant son corps à découvert? Car la peau de celle qu'on appelait Elvire sans ajouter à son prénom un madame, un mademoiselle ou un quelconque patronyme, don-

nait à voir, s'échappant de sa robe turquoise sans manches, de longs bras très minces où s'agrippaient des veines bleues. Peut-être n'étaient-elles pas plus saillantes que chez d'autres, mais la pâleur et la minceur de la peau, loin de les dérober aux regards, leur donnaient au contraire le relief d'un dessin en trompe l'œil. On aurait dit un lierre dénaturé dont les feuilles trop longtemps privées de l'éclat du jour auraient insensiblement viré au bleu. Quand Elvire riait – Elvire riait souvent avec l'autre au bout du fil –, la végétation parasite accrochait ses crampons le long de son cou et jusqu'à ses tempes. On voyait se gonfler, surtout du côté droit, une sorte de bourgeon prêt à éclater dans les plissures de son regard.

De crainte qu'elle ne surprît ses pensées, alors qu'elle fermait à demi les paupières et avait oublié jusqu'à sa présence, le visiteur baissa pudiquement les yeux. Ce qu'il aperçut sous le bureau ne le rassura pas davantage. Elle était pieds nus, sans chaussures et sans bas, et ses jambes croisées sous sa robe turquoise relevée à mi-cuisses étaient encore plus pâles que ses bras. Sous son genou gauche, une petite tache bleue, comme le stigmatisme d'une floraison interne.

Son rire laissait filtrer à travers ses paupières une mince lueur. Sa lèvre supérieure se retroussait sur une gencive rose et de minuscules canines pointues de petit fauve.

– Bon, c'est pas tout, dit-elle en raccrochant enfin le téléphone, mais qu'est-ce que vous savez faire?

Il allait répondre quand elle se mit à déplacer les dossiers qui traînaient sur sa table. En un tournemain, et cela tenait sans doute du miracle, elle retrouva la lettre qu'il lui avait écrite quelques jours plus tôt.

– C'est bien beau ce que vous me dites là. Mais les diplômes, je m'en fiche. Moi, j'ai besoin de quelqu'un qui sache conduire et qui connaisse bien la ville.

– Je sais conduire et je connais bien la ville, répondit-il d'une voix douce qu'il s'efforçait d'affermir.

– Oui, oui, c'est ce qu'ils disent tous. Vos papiers sont en règle au moins?

– Tout à fait.

Elle parcourait la lettre du visiteur et balançait sous le bureau sa jambe ornée de la tache bleue. Elle devait se cogner à tous les angles des meubles. Il crut percevoir en elle une fragilité. La transparence de sa peau ne l'exposait-elle pas à tous les dangers? Absurde. N'était-ce pas lui qui venait quémander au French Movie Office un vague emploi de chauffeur-livreur? Et il s'apitoyait sur le sort de la patronne, une belle jeune femme qui lui paraissait d'une nature mal adaptée à cette ville, à cette vie peut-être. Fais pas l'imbécile, avait dit son copain, et, malgré les recommandations, il s'imaginait déjà guidant les pas d'Elvire pour lui éviter de se cogner contre les meubles.

– Votre adresse, dit-elle soudain sans cesser d'agiter la lettre devant elle à la manière d'un

éventail, c'est à Washington. Je ne comprends pas. Vous êtes marié à Washington. Vous habitez Washington. A quoi pensez-vous? Vous n'allez pas faire la navette? J'ai besoin d'une personne entièrement disponible.

– Je le suis.

– Vous l'êtes, vous l'êtes! Comment comptez-vous vous débrouiller? Je ne vois pas.

– Je viendrai habiter New York. C'est là que j'ai toujours voulu vivre.

Il redit « toujours », et, malgré l'insistance qu'il mettait dans son intonation, il était évident qu'il répétait le mot pour lui-même, non pour convaincre son éventuel employeur. La jambe d'Elvire ne se balançait plus. Le corps enfin immobile, elle le regardait pour la première fois.

– Toujours? demanda-t-elle ses yeux bleus curieusement fixes, curieusement vagues.

– Oui, depuis toujours.

Il pensa qu'il venait de se trahir. Si New York était pour lui un rêve, cela signifiait qu'il ne connaissait pas encore très bien la ville. On ne demande pas à un chauffeur de vous conduire à travers une ville de rêve. Cependant la jeune femme ne cherchait pas à le prendre au piège.

– Ils disent tous cela, aussi. Moi-même, je crois bien l'avoir dit.

Elle se tut. Une minute plus tôt, elle cambrait la taille, agitait bras et jambes, fourrageait sa tignasse et riait, le verbe haut, la moquerie à l'affût, il émanait d'elle une excitation contagieu-

se. Affaissée sur elle-même, elle levait à présent vers lui des yeux d'enfant.

– Pourquoi? Pourquoi vouliez-vous venir à New York? demandait-elle.

– Oh, ce serait long... commença-t-il.

Il cherchait ses mots, hésitait, passait la paume de sa main sur ses cheveux laineux.

– Vous avez raison, coupa-t-elle d'une voix forte en se redressant soudain. Ce serait trop long. Si jamais vous travaillez ici, nous aurons tout le temps. Je dis bien : si jamais...

Elle s'était levée et tentait de faire glisser sur ses hanches les plis d'une robe dont l'ourlet ne lui arrivait pas aux genoux.

– Je vais vous laisser avec mon collègue. Il m'aidera à prendre ma décision et je veux qu'il vous voie. C'est comment déjà votre prénom?

– Alassane.

– Alassane. Pas mal, Alassane.

Elle était debout devant lui, longue, mince, les reins souples.

– Je ne vous cache pas que j'ai une autre personne sur les rangs : un vieux monsieur français. Tout cela m'ennuie tellement. Je n'arrive pas à me faire à l'idée que M. Martial soit parti. Vous comprenez, M. Martial c'était plus qu'un chauffeur, un homme exceptionnel, mon second papa. Enfin, je suis contente pour lui, il avait besoin de retrouver sa vraie famille en Haïti. Là-bas, il était autrefois ministre et puis il a dû prendre ses cliques et ses claques. Aujourd'hui il a la possibi-

lité de rentrer. Mon Dieu, pourvu que ça tourne bien pour lui! Je l'aimais tant, M. Martial. Lui ici, rien de mal ne pouvait m'arriver.

Puis, sans transition, elle cria par l'ouverture de la porte : « Georges, je voudrais que tu reçoives Alassane! »

Elle restait pieds nus, le corps penché en équilibre sur une jambe, la tête avalée par le couloir. Il entendit répondre immédiatement celui qu'elle venait d'interpeller : « Tout de suite. Tout de suite, Elvire. Dis-lui de me rejoindre. » Alassane était déjà debout, quand un concert d'exclamations s'éleva du couloir. Elvire se précipita dans les bras d'un homme très blond.

– Jean-Marie, Jean-Marie, s'écriait-elle. Mais c'est l'illustre Jean-Marie, le grand coiffeur de SoHo! Que dis-je? De SoHo! Le plus grand de tout Manhattan! Je suis si contente de te voir, Jean-Marie!

Elle l'embrassait et suivait du bout de l'index le dessin de sa fine moustache.

– Tu as vu mes cheveux? demandait-elle sans transition.

– Une catastrophe! répondait le blond Jean-Marie.

– C'est sa manière, disait Elvire qui prenait aussitôt à témoin Georges et Alassane. C'est ainsi que nous nous sommes connus, dès la première rencontre, il m'a insultée.

– Te fais pas de soucis, je vais t'arranger ça. Où s'installe-t-on?

– Viens, dit-elle, tu vas me faire belle. Truffaut arrive demain. Il faut que je sois présentable.

Georges entraîna Alassane dans son bureau. En quelques phrases il balaya la candidature du vieux monsieur français. Ils avaient besoin d'un garçon jeune et fort qui pût se coltiner de lourdes charges mais aussi parler français, anglais, servir de guide dans New York aux visiteurs et aux équipes de tournage.

Georges assurait que c'était un travail à la fois passionnant et délicat. Tous les grands noms du cinéma français débarquaient à New York avec des désirs de conquête, mais la ville offrait une résistance qu'ils n'avaient pas prévue ou, pis, elle demeurait indifférente. Alors il fallait consoler, flatter, distraire des stars ravalées au simple rang de mortels sur cette rive-ci de l'Atlantique. Pour les rassurer, rien de tel qu'une belle limousine blanche et son chauffeur noir.

Georges parlait en confidence sur un ton de bonhomie appuyée.

– Vous savez, nous ne sommes pas des esclavagistes, disait-il, et Alassane pensait que c'était la première fois depuis qu'il avait mis les pieds dans les bureaux du French Movie Office qu'on faisait allusion à la couleur de sa peau. Noir ou blanc, pour nous c'est pareil, continuait Georges avec une application touchante.

Ce récita obligé de la bonne conscience donnait à Alassane envie de sourire. Cela valait mieux pourtant que les insultes proférées à longueur de

mois par le red-neck qui régnait sur les âmes mortes du cimetière King David.

– Nous sommes tous frères, c'est cela? dit Alassane avec un rire qui grattait le fond de sa gorge avant d'éclater sur ses lèvres.

Un rire qu'il appelait lui-même le rire africain. Une manière de se défendre et d'affirmer bien haut qu'on n'est pas dupe.

– O.K., O.K., approuva Georges en lui flanquant une bourrade dans le dos. Nous allons devenir une vraie paire d'amis. Tu commences lundi prochain.

A l'entrée du bureau, Elvire, étalée dans un fauteuil club, la tête rejetée en arrière, chantait « Bye, bye, Baby », tandis que Jean-Marie effilait ses mèches blondes. Les cheveux tombaient tout autour d'elle sur la moquette.

– Je crois que je ne m'en remettrai jamais, disait-elle.

– De quoi? interrogeait Jean-Marie.

– De la mort de Janis Joplin.

Alassane remontait l'Avenue of the Americas en direction du Park. Il se répétait que ce devait être cela les milieux du show-biz et qu'à tout prendre il avait de la chance d'y pénétrer moins d'un an après son arrivée. L'automne était la vraie saison des commencements. Il marchait trop vite, et, dans sa hâte, il lui arrivait de bousculer les piétons qu'il croisait. Toute la ville était tiède et humide, une gigantesque blanchisserie dont tous les tambours tournaient à plein régime. Il aimait cette

moiteur. Il aimait cette vie qu'il croyait entrevoir devant lui. D'allégresse, il aurait battu des ailes.

La Cadillac blanche était la maison d'Elvire. Derrière les vitres fumées, elle pouvait tout faire et ne s'en privait pas. Quand elle était seule avec Alassane, le plus souvent elle s'asseyait à côté de lui à l'avant. Mais parfois elle se glissait derrière pour mieux se livrer à ses activités. Si elle annonçait : « Ce soir, tu fais le chauffeur noir », cela signifiait qu'elle choisissait les profondeurs de la banquette. Alassane lui tenait alors la portière et se courbait devant elle avec une obséquiosité feinte. « Le chauffeur noir idiot ! » s'exclamait-il le rire africain au fond de la gorge. « Va pour idiot. Ça me changera de tous ces petits génies connus et méconnus. Fouette, cocher ! » s'écriait-elle tandis que la limousine glissait en silence et prenait un essor sidéral aussitôt interrompu par un feu rouge ou un embouteillage. La Cadillac devait taire son impatience et se laissait porter, embarcation luxueuse et secrète, entre des falaises de verre, au gré d'un flot épais et lent. Alassane s'efforçait de ne lui imprimer aucun mouvement brusque pour ne pas gêner le maquillage d'Elvire. Elle jonglait à l'aveuglette avec les crayons et les tubes et ne jetait un coup d'œil à son miroir que pour parachever l'œuvre, quand les fards avaient effacé de son visage le dernier reflet d'enfance.

Alassane sentait que l'agitation redoublait à

s'asseoir près de lui dans la limousine. Elle appuya sa tête contre le dossier du siège et les yeux perdus dans cette obscurité qui montait à l'assaut du World Trade Center, elle dit : « Roule, roule. J'aime tant la nuit. »

*Cet ouvrage a été réalisé sur
Système Cameron
par la SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Flammarion
le 3 décembre 1987*

Imprimé en France
Dépôt légal : janvier 1988
N° d'édition : 11459 – N° d'impression : 7829